

JEAN-MARC DOYEN *

NUMISMATIQUE ET ARCHÉOLOGIE : UNE APPROCHE
BIBLIOMETRIQUE DE LA REVUE BELGE DE NUMISMATIQUE
[ET DE SIGILLOGRAPHIE] (1842-2015)

A PART LES MONNAIES ALORS NEUVES PRÉLEVÉES dans la circulation, que l'on rencontre dans des collections constituées à partir du début du XIX^e s., les trouvailles monétaires – trésors et monnaies de sites – forment l'essentiel du vaste réservoir qui a alimenté les numismates, collectionneurs comme chercheurs, depuis la Renaissance.

Il n'est dès lors pas étonnant que la *Revue de la Numismatique belge*, avant de devenir, en 1875, la *Revue belge de Numismatique*^[1] – la nuance est de taille – dès son premier volume en 1842, a consacré aux trouvailles régionales une partie non négligeable de ses pages. C'est à cet aspect de la *Revue* que je désire consacrer cette brève étude.

Dès la création de la *RBN*, les éditeurs sont parfaitement conscients d'une problématique qui ne porte pas encore le nom de « contextualisation archéologique », et qui entretient alors des rapports ambigus avec les « circonstances de découverte ». On lit ainsi, dans le tome I : « Lorsqu'on décrit une trouvaille numismatique, on a ordinairement le soin de dire à combien de mètres sous terre les pièces ont été découvertes. Actuellement, nous avons à nous occuper d'une trouvaille faite à 100 mètres au-dessus du sol. Nous entendons parler ici de la fameuse médaille en cire, comme l'appelaient sérieusement nos journaux, et qui fut trouvée sous le pivot de la statue de saint Michel sur la flèche de l'hôtel de ville à Bruxelles »^[2]. Ainsi, l'auteur insiste plus sur les conditions inusitées de la découverte que sur cette dernière.

Le tome III, en 1847, voit apparaître la première liste, commune par commune, de monnaies provenant de sites archéologiques, ceux du Grand-Duché de Luxembourg en l'occurrence^[3]. Les découvertes prises en compte ne se limitent pas à l'Antiquité puisque figurent dans cet inventaire des pièces médiévales et même modernes. Ce type d'approche, celui de la cartographie raisonnée – on ne parle évidemment pas encore de chorématique et d'étude de l'occupation du sol – se poursuit au cours des décennies suivantes. Nous

* Laboratoire de Recherche HALMA – Histoire, Archéologie et Littérature des Mondes Anciens – UMR 8164 (CNRS, Université de Lille, MCC).

L'auteur remercie Fr. de Callataÿ et Chr. Lauwers pour leur aide.

[1] Par facilité, nous utiliserons par la suite l'abréviation *RBN* aussi bien pour la *Revue de la Numismatique belge* que pour la *Revue belge de Numismatique*.

[2] *RBN* I (1842-1844), p. 151. Texte signé de l'initiale C. (pour Chalon).

[3] *RBN* III (1847), p. 202-204.

noterons ainsi en 1869 un important texte de H. Schuermans qui constitue un inventaire de sites et de trésors de Belgique et de France, de l'Antiquité au Moyen Âge. La caractéristique de cette étude est de se fonder uniquement sur des sources manuscrites anciennes et non sur des découvertes récentes. Cette veine sera exploitée en Belgique à partir des années 1970, avec l'édition des *Répertoires archéologiques*^[4].

Les textes à dominante archéologique ne se limitent toutefois pas à la seule numismatique : on rencontre occasionnellement dans la *RBN* des études portant sur la glyptique égyptienne ou islamique, et même sur la céramique grecque^[5].

On regrettera pourtant l'absence, tout au long de ces 175 années, de textes véritablement méthodologiques. On trouve bien, en 1990, un long résumé d'une conférence intitulée « L'importance des monnaies de fouilles pour l'histoire des villes », un exposé donné devant les membres de la *SRNB* par M^{me} M. Oeconomides. De même, peu de synthèses sont à relever, comme les contributions de J. Hiernard (1983) et d'A. Kropff (2007) sur l'Empire gaulois, et celle, plus récente (2015), que j'ai consacrée à la monétisation des campagnes gauloises durant l'Antiquité.

Voici un peu plus de vingt ans, Fr. de Callataÿ offrait à la *RBN* une synthèse consacrée à l'évolution démographique de quelques grandes sociétés de numismatique, dont bien entendu la Société royale de numismatique de Belgique^[6]. Quelques années plus tard, c'est au contenu même de la *RBN* qu'il s'attaquait, selon un angle d'attaque résolument moderne fondé sur la quantification^[7].

Il semblerait peut-être vain de revenir sur le sujet à peine trois lustres plus tard. Il faut cependant noter que la dernière étude citée, s'inscrivant dans le passage au nouveau millénaire, se limitait aux années 1900 à 1999, laissant dès lors dans l'ombre les six premières décennies d'activité de la Société. D'autre part, le travail entrepris par Fr. de Callataÿ ne distinguait pas les monnaies en tant qu'artefacts archéologiques, des études plus synthétiques où l'origine du matériel n'avait qu'une importance limitée.

Le Colloque organisé à l'occasion du 175^e anniversaire de la *SRNB* m'a semblé l'occasion de revenir sur le contenu archéologique de la *RBN* depuis 1842, année de la parution du premier volume, dans une approche de type bibliométrique désormais classique. Cette enquête portera donc exclusivement sur les études attribuant une place, sinon exclusive du moins majeure, aux sources archéologiques.

[4] Édités par le Centre national de recherche archéologique en Belgique.

[5] Les données sont trop peu nombreuses pour constituer un tableau. J'ai noté deux textes en 1842-1866, un en 1942-1966, un autre en 1967-1991, et deux encore en 1992-2015.

[6] de Callataÿ 1994.

[7] de Callataÿ 2001.

UN POINT DE MÉTHODE

Afin de mettre en lumière une évolution des thèmes portant sur le long terme, j'ai tenté de gommer le caractère événementiel de certaines découvertes – on pense par exemple à la trouvaille de la rue d'Assaut à Bruxelles – en découplant la production de la RBN en sept tranches de vingt-cinq années : ① = 1842-1866 ; ② = 1867-1891 ; ③ = 1892-1916 ; ④ = 1917-1941 ; ⑤ = 1942-1967 ; ⑥ = 1967-1991 ; ⑦ = 1992-2015.

Pour chacune de celles-ci, s'achevant donc en décembre 2015, j'ai d'une part considéré les textes d'une certaine ampleur (en nombre de pages)^[8], et d'autre part les simples notices – quelques lignes parfois – dont l'importance n'est toutefois plus à souligner. Les études *stricto sensu* se composent de 280 textes totalisant 5.466 pages accompagnées de 314 planches. Les notices sont, elles, au nombre de 640^[9]. Outre l'indispensable répartition chronologique (monnaies grecques, gauloises, romaines, médiévales et modernes), j'examinerai les contextes (trésors, sites, documents d'archives) mais également la répartition géographique des découvertes. Ces éléments sont révélateurs de l'évolution de la RBN, elle-même le reflet des changements de paradigme intervenus au cours de sa longue existence.

1. Les thèmes étudiés (■ = trésors ■ = sites)

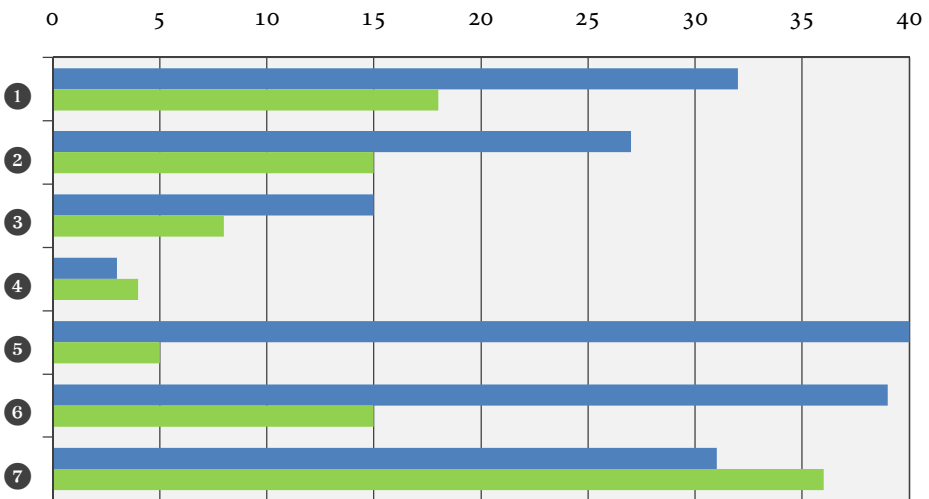


Fig. 1 – Répartition des textes en fonction du type de contexte

[8] La RBN a toujours insisté, grâce à la typographie, sur la distinction entre « études » et « notices ». J'ai intégré parmi les premières les textes d'au moins dix pages, mais en laissant parmi les études ceux de neuf pages et moins que les éditeurs ont, à tort ou à raison, placés parmi les contributions jugées « importantes ».

[9] Le nombre de page total n'est pas précisé ; ces notices vont de quelques lignes à neuf pages, comme signalé plus haut.

De façon générale, les archéonumismates ont l'impression que les publications anciennes, surtout celles du XIX^e s., sont largement dominées par les études de dépôts au détriment des inventaires et de l'interprétation des monnaies de sites. Un examen portant sur la longue période prise ici en compte (fig. 1) montre que c'est loin d'être le cas.

Les textes traitant de trésors ne dominent véritablement ceux portant sur les monnaies isolées qu'entre 1942 et 1991. Avant cette date, la répartition est certes déjà en faveur des trésors, mais tout au plus dans un rapport de 3 à 2. Il faut attendre les années 1990 pour voir la tendance s'inverser, avec désormais plus de monnaies de sites que de dépôts, et ce toutes périodes confondues. La mode serait-elle revenue à l'étude des monnaies de sites au détriment de la thésaurisation ? Il nous faut toutefois modérer notre propos. En effet, tout comme en France où, dès 1979, la *Revue Numismatique* s'est vue déchargée de la publication encombrante des dépôts grâce à la création par J.-B. Giard de la série *Trésors Monétaires* (26 vol. parus), la *RBN* a été progressivement libérée du poids de l'édition de longs catalogues de trouvailles. Le *Bulletin du Cercle d'Études Numismatiques* a pris la relève, avant de transférer ce type de données dans des publications spécifiques, les *Dossiers du CEN*, par exemple. Des monographies réunissant des études de trésors, parfois imposantes, ont paru, ce qui n'était pas le cas précédemment. En outre, les découvertes monétaires relevant du territoire des Nerviens et des Ménapiens figurent désormais dans la chronique annuelle^[10] publiée par l'Université de Lille dans le volume archéologique de la *Revue du Nord*. Et finalement, de nombreux dépôts sont régulièrement édités par J.-L. Dengis dans ses *Trouvailles et trésors monétaires en Belgique*, dont 21 volumes ont été édités depuis 2009. Dès lors, la *RBN* n'est plus le reflet de la recherche depuis qu'elle a perdu son exclusivité de fait dans ce domaine. Elle peut désormais consacrer ses pages à d'autres sujets tout aussi passionnants même s'ils sont souvent coupés de tout contexte archéologique.

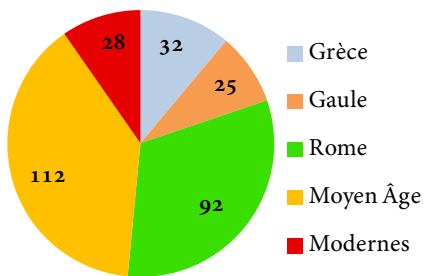


Fig. 2 – Répartition quantitative des études en fonction des sujets traités

L'autre *a priori* qui vole en éclat lors de l'examen des données réunies, est l'importance qui aurait été accordée anciennement aux monnaies antiques en tant qu'artefacts, au détriment d'autres périodes plus récentes. Si dans les publications archéologiques c'est effectivement le cas, il faut constater que, de manière globale, les 289 textes retenus pour constituer la fig. 2 montrent que ceux traitant de la numismatique du Moyen Âge dominent l'ensemble.

^[10] Trente-trois *Chroniques Numismatiques* annuelles ont été éditées à ce jour, mais les territoires relevant de la Belgique actuelle n'y figurent que depuis 2010.

Les monnaies des Temps Modernes dépassent même en nombre les études portant sur les monnaies gauloises. Le décompte global pour la période 1842-2015 est le suivant : monnaies médiévales : 39% – romaines : 32% – grecques : 11% – modernes : 10% – gauloises : 9%.

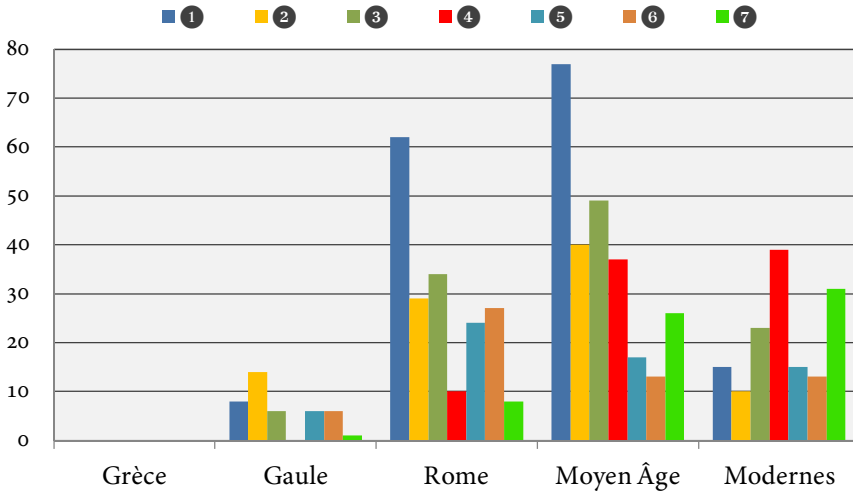


Fig. 3 – Thèmes des notices publiées dans la RBN (1842-2015)

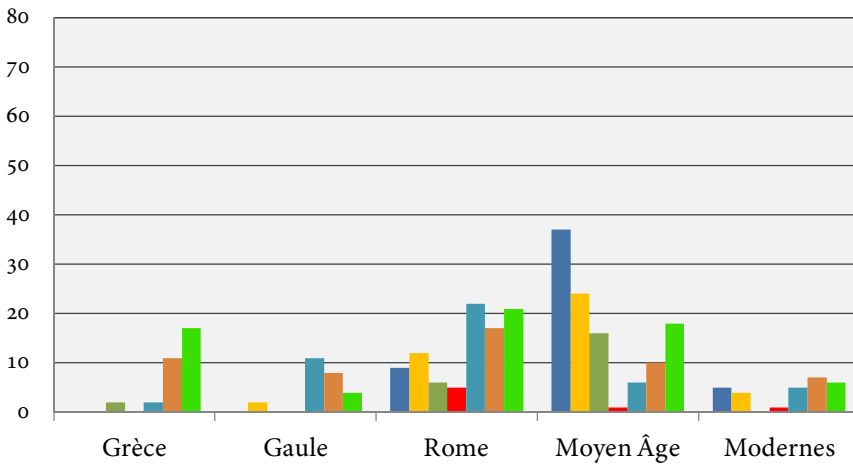


Fig. 4 – Thèmes des études publiées dans la RBN (1842-2015)

Toutefois, comme l'a montré naguère Fr. de Callataÿ, cette répartition a fortement évolué au cours du temps^[11]. En outre, les sujets des notices (fig. 3) diffèrent sensiblement de ceux abordés dans les études (fig. 4).

^[11] de Callataÿ 2001, p. 184-185.

Si les premières sont relativement ouvertes à tous, puisque le nombre de correspondants est important même si la mise par écrit est souvent l'œuvre d'un petit nombre de rédacteurs, les articles ont généralement comme auteurs quelques membres prolifiques spécialisés dans un domaine restreint. Ainsi, le pic observé dans la numismatique gauloise entre 1942 et 1966 est dû à l'incessante activité de J.-B. Colbert de Beaulieu, qui ne s'est en revanche guère préoccupé de rédiger des notices, ces dernières étant très mal représentées au cours de la même tranche chronologique. De même, les nombreux articles de M. Thirion, de J. Lallemant puis de J.-L. Dengis, trouvent un écho entre 1950 et 1990, et ce aussi bien dans les études que dans les notices.

La disparité la plus flagrante concerne les monnaies modernes. Elle sont en général bien archivées, avec même un pic remarquable entre 1917 et la Seconde Guerre mondiale, alors qu'un seul article leur est consacré au cours des soixante premières années du xx^e s. !

Au départ, la *RBN* débute avec un nombre restreint de contributeurs, du moins dans le domaine ici exploré. Au cours de la période ① (1842-1866), j'ai relevé que sur cinquante textes, trente viennent de six auteurs seulement. Charles Piot (1812-1899) présente à lui seul huit textes, soit 16% de l'ensemble de la période...

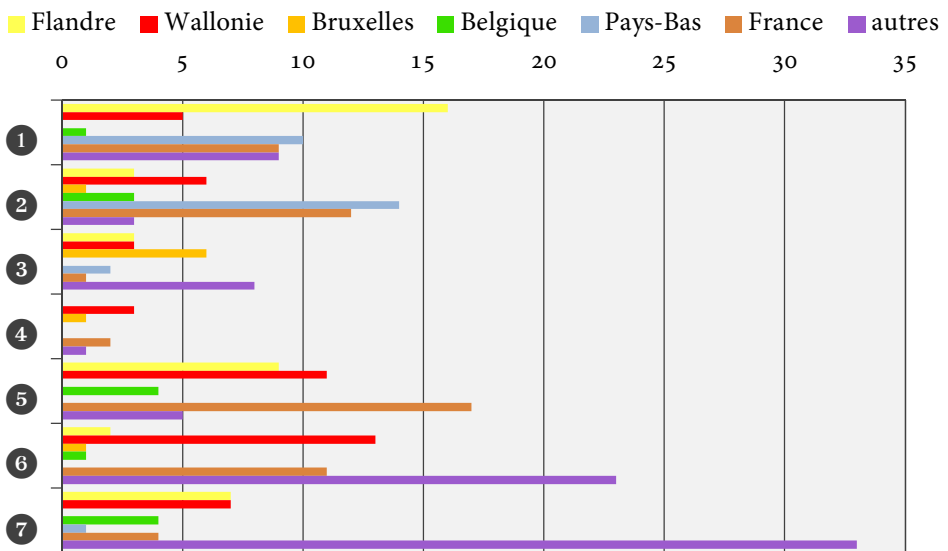


Fig. 5 – Origines géographiques des découvertes

L'origine géographique et donc linguistique des auteurs explique la répartition des sujets traités en fonction de leurs lieux de résidence principale ou secondaire (fig. 5). Pendant les vingt-cinq premières années de parution

de la RBN, ce sont essentiellement des découvertes flamandes qui sont archivées ou étudiées, avec trois fois plus de trouvailles qu'en Wallonie. En revanche, de 1967 à 1991, la Flandre disparaît presque totalement des décomptes pour revenir à un parfait équilibre au cours de la tranche chronologique suivante.

Le statut de Bruxelles est très spécifique : peu de trouvailles sont à signaler, sauf un pic remarquable entre 1892 et 1916. Il s'agit bien évidemment des suites de la découverte, en 1908, rue d'Assaut, de 145.000 monnaies d'argent médiévales^[12]. Au cours de la décennie suivante, d'assez nombreux textes lui ont été consacrés.

2. L'évolution des thèmes au cours du temps

Grâce au phasage chronologique de l'ensemble des textes relatifs aux monnaies issues de trésors ou de sites, y compris quelques contextes funéraires, nous pouvons entrer dans les détails afin de définir l'évolution au cours du temps des cinq thèmes définis précédemment.

2.1 La numismatique grecque (fig. 6 : ■ = études)

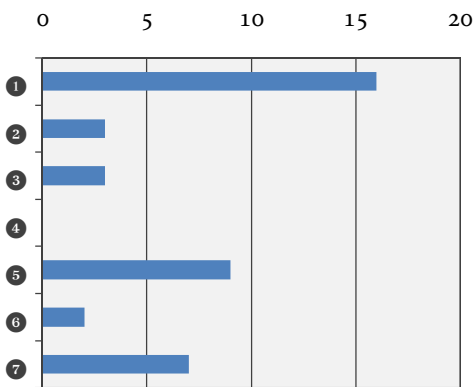


Fig. 6 – Monnaies grecques : répartition chronologique des études

Le premier texte relatif à des monnaies grecques venant de fouilles a été publié à la fin du XIX^e s. Aucune notice ne leur a été consacrée, ce qui semble logique puisque les découvertes de monnaies grecques en Belgique et dans les pays limitrophes sont peu fréquentes.

Le domaine grec devient à la mode au cours de la période 1967-1971 et, plus encore, après 1992. La présence d'hellénistes au sein de la direction de la RBN a bien entendu contribué au développement de cette thématique.

2.2 La numismatique gauloise (fig. 7 : ■ = études – ■ = notices)

Si les mentions de la découverte de monnaies gauloises apparaissent dès la création de la RBN, et ceci en relative abondance, il faut attendre presque un siècle pour voir ce thème devenir un véritable sujet d'étude. Les années fastes pour la numismatique gauloise furent l'après-guerre, avec bien entendu J.-B. Colbert de Beaulieu puis,

[12] Haeck 1996, D.08, p. 116-117.

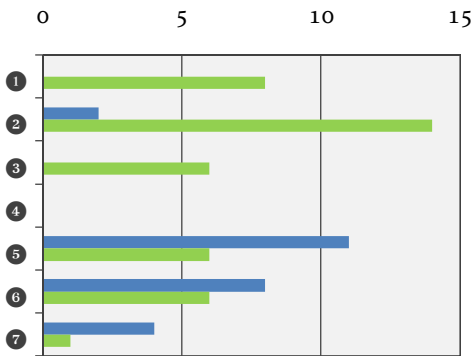


Fig. 7 – Monnaies celtiques : répartition chronologique des études et notices

2.3 La numismatique romaine (fig. 8)

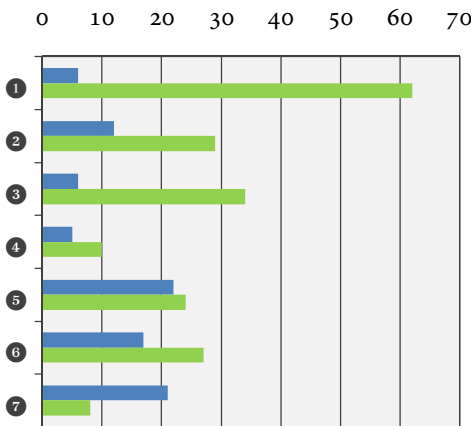


Fig. 8 – Monnaies romaines : répartition chronologique des études et notices

2.4 La numismatique médiévale (fig. 9)

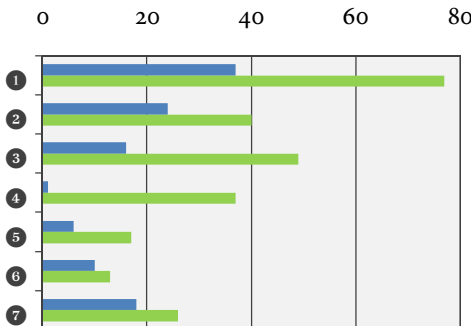


Fig. 9 – Monnaies médiévales : répartition chronologique des études et notices

plus tard, S. Scheers. Il est cependant clair que ce sujet, en principe peu travaillé en Belgique contrairement à la France, est plus que tout autre tributaire de l'événementiel. Ainsi, le volume de 2016, non prise ici en considération, constitue un apport important de textes tournant autour de la numismatique gauloise grâce à la journée d'étude consacrée au *Traité de numismatique celtique* de J.-B. Colbert de Beaulieu, dont les quinze contributions occupent 250 pages.

La caractéristique majeure des études portant sur la numismatique romaine est sa grande constance. Excepté pendant la première moitié de la période considérée, où l'on relève une efflorescence de notices consacrées aux monnaies impériales, le nombre d'études est stable entre 1842 et 1942, pour ensuite passer à un palier supérieur, celui d'une vingtaine de textes par quart de siècle. En revanche, les vingt-cinq dernières années ont vu une diminution drastique du nombre de textes relevant aussi bien de Rome que de la Gaule, pour des raisons expliquées plus haut.

La numismatique du Moyen Âge, notices comme études, connaît une évolution spécifique. Le nombre de notices, extrêmement important entre 1842 et 1866, décroît progressivement pour atteindre un minimum entre 1967 et 1991, puis ensuite repartir à la hausse. Les études connaissent, elles, une quasi disparition dans l'Entre-deux-guerres, pour à nouveau augmenter après 1992.

2.5 La numismatique des Temps Modernes (fig. 10)

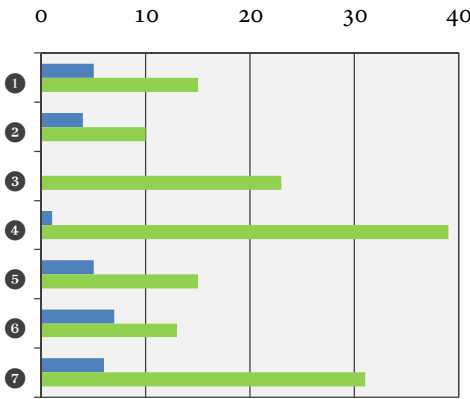


Fig. 10 – Monnaies modernes : répartition chronologique des études et notices

Le monnayage moderne n'a jamais été véritablement prisé des collaborateurs de la RBN, du moins en tant que sujet d'étude. On constate cependant une certaine constance dans le nombre d'articles, excepté entre 1892 et 1942 où ils brillent par leur absence. En revanche, les signalements de découvertes ont toujours été extrêmement importants, et les deux pics que nous observons se situent précisément au cours du creux dans la production des études. L'observation est remarquable, car les numismates/archéologues déploient manifestement beaucoup d'efforts pour archiver les découvertes de monnaies

post-médiévales alors que très peu d'auteurs se donnent la peine de les mettre en forme et donc de tirer parti de ces abondantes découvertes.

3. Les auteurs et leurs contributions

Quelques mots me semblent également nécessaires à propos des auteurs et de leurs méthodes de travail.

Les auteurs ...

Revue à visées internationales dès l'origine, la RBN s'ouvre rapidement aux savants étrangers, essentiellement français et ce pour différentes raisons dont la langue, mais elle n'est pas la seule (fig. 5). Effectivement, la *Revue (française de) Numismatique* semble avoir connu des périodes de difficultés financières, avec une parution erratique. De ce fait, les numismates originaires de l'Hexagone ont proposé en Belgique un certain nombre de contributions majeures qui n'avaient pas trouvé place chez eux.

Un phénomène analogue se marque à propos des numismates hollandais mais pour d'autres raisons. Faute de support éditorial, de 1842 à 1892, ils apportent une contribution majeure à la RBN, supérieure même à celle de la France. Cet intérêt disparaît brusquement en 1893, année de la parution du *Tijdschrift*, précédant le *Jaarboek voor Munt- en Penningkunde* dont le premier volume paraît à l'aube de la Première Guerre mondiale. Après 1894, les contributions de nos collègues néerlandais disparaissent totalement jusqu'au début du XXI^e s.

... et leurs contributions

On a souvent tendance à considérer les textes scientifiques du XIX^e s. comme à la fois inutilement longs et verbeux. Mais ce défaut n'est pas propre à la Belgique, et ne se limite certes pas aux seules sciences humaines. Il est certain que de nombreuses contributions précoces relèvent de la littérature, avec une évidente recherche d'effets de style. Je ne résiste pas au plaisir de citer *in extenso* une lettre datant de 1842, signée du greffier G. Goddons^[13] : « On a brodé sur le mérite historique de la trouvaille faite au mois d'août dernier à Cumptich, et renchéri à plaisir sur la singularité de son origine. Je me bornerai à rapporter le fait. Une jeune fille, qui était occupée aux travaux de la récolte, dans la campagne dite *Greypen*, située entre la commune et Tirlémont, s'aperçut qu'une taupe fesait [*sic* !] ses poussées souterraines. Pendant qu'elle suivait avec attention ce travail, tout-à-coup elle voit apparaître un corps étranger, qui, par son poids, est promptement entraîné au bas de la taupinière. C'était une petite boîte plate et circulaire, en cuivre, de la dimensions d'une pièce de dix centimes, portant sur le couvercle l'écusson de Charles-Quint ».

Ou encore ...

« Les monnaies de cuir ont toujours figuré dans les *pufs* numismatiques. Il y a quelques années, un amateur de Gand s'était avisé d'en fabriquer, en coupant des rondelles dans une vaste tapisserie de cuir doré. Ces pièces avaient, disait-il, été trouvées dans les déblais du château des Comtes [on précisait la place], conservées dans un vase maçonné dans le mur. Il céda, à bon prix, aux nombreux amateurs de Gand des exemplaires de la précieuse monnaie ; puis, un beau jour, il les invita à un dîner dont les monnaies de cuir avaient fait les frais, et au dessert les fit passer dans le cabinet de cuir doré, où chacun put retrouver le trou qu'avait occupé sa pièce »^[14]. Simple-ment signé d'un « C. », on reconnaît d'emblée la patte de l'inénarrable Renier Chalon.

Pour en revenir aux contributions à la *RBN*, le phénomène de textes plus longs au XIX^e s. ne se manifeste pas dans les faits (fig. 11). De 11 pages en moyenne entre 1842 et 1866, ce nombre passe ensuite à 19, à 15, et finalement à 5 dans l'Entre-deux-guerres. Après 1942, le nombre de pages augmente subitement, avec une moyenne de 28, valeur qui décroît ensuite pour passer à 24 puis à 20. Cette augmentation de la longueur des textes semble liée à l'importance accordée après la guerre à la fois aux catalogues, infiniment plus détaillés que précédemment, et au besoin de joindre sous forme d'annexes des documents divers (analyses, textes d'archives).

^[13] *RBN* I (1842), p. 81-82.

^[14] *Ibid.*, p. 155.

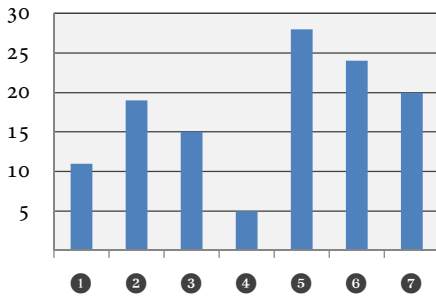


Fig. 11 – Nombre de pages par étude

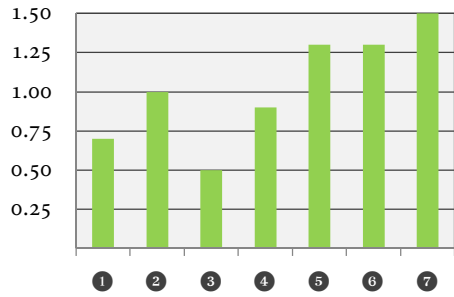


Fig. 12 – Nombre de planches par étude

L'illustration connaît la même évolution (fig. 12) : elle débute à 0,7 planche en moyenne entre 1842 et 1866 pour atteindre 1,5 planche par texte depuis 1992. La chute du coût de l'insertion des images, liée à l'évolution des techniques d'impression, permet désormais d'insérer les photos dans le texte, ce qui ne permet plus de dresser, depuis quelques années déjà, un décompte précis entre ce qui est texte et ce qui est image. La valeur d'une planche et demi par texte annoncée ici semble dès lors un minimum.

4. En guise de conclusion ...

La *RBN* est bien le reflet de son époque. Si la volonté fut de conserver au cours du temps la même mise en page de la couverture, en quelque sorte la marque de fabrique de la *RBN*, l'intérieur du volume a connu toutes les évolutions des techniques d'impression : la typographie et la lithographie des planches au début^[15], puis l'apparition de la phototypie, de la photogravure, le passage à la PAO (publication assistée par ordinateur) et la généralisation de la quadrichromie. Dans le même temps, les sujets d'étude ont évolué. Toutefois, dans la plupart des cas le changement de paradigme fut l'œuvre d'une seule personne, qu'elle soit particulièrement prolifique ou encore spécialement dynamique, entraînant dans son sillage de jeunes chercheurs. On pense évidemment à l'influence du regretté T. Hackens et à son école, mais aussi à l'impact sur la recherche de M. Thirion et de J. Lallemand dans les années 1970-1980, ou encore de P. Naster dans les années 1950.

Bibliographie

- de Callataÿ 1994 = Fr. DE CALLATAÿ, L'évolution démographique de quelques grandes sociétés de numismatique, *RBN CXL* (1994), p. 72-87.
- de Callataÿ 2001 = Fr. DE CALLATAÿ, Un siècle de *Revue belge de Numismatique* : l'évolution des secteurs d'intérêt, *RBN CXLVII* (2001), p. 179-198.
- Haeck 1996 = A. HAECK, *Middeleeuwse muntschatten gevonden in België (750-1433). Trésors monétaires médiévaux découverts en Belgique. Mittelalterliche Münzschatze gefunden in Belgien*, Bruxelles, 1996 (*TCEN* 13).

[15] Les premières planches lithographiées sont signées P. Barella à Louvain.

Annexe : les données quantitatives

	① = 1842 à 1866	② = 1867 à 1891	③ = 1892 à 1916	④ = 1917 à 1941	⑤ = 1942 à 1966	⑥ = 1967 à 1991	⑦ = 1992 à 2015
Trésors	32	27	15	3	40	39	31
Sites	18	15	8	4	5	15	36

Tableau 1 – Types de contextes

monnaies	①	②	③	④	⑤	⑥	⑦	TOTAL
grecques É	–	–	2	–	2	11	17	32
gauloises É	–	2	–	–	11	8	4	25
» N	8	14	6	–	6	6	1	41
romaines É	9	12	6	5	22	17	21	92
» N	62	29	34	10	24	27	8	194
médiévales É	37	24	16	1	6	10	18	112
» N	77	40	49	37	17	13	26	259
modernes É	5	4	–	1	5	7	6	28
» N	15	10	23	39	15	13	31	146
TOTAL	213	135	136	93	108	112	132	929

Tableau 2 – Répartition par thème (É = études, N = notices)

Régions	①	②	③	④	⑤	⑥	⑦	TOTAL
Flandre	16	3	3	–	9	2	7	40
Wallonie	5	6	3	3	11	13	7	48
Bruxelles	–	1	6	1	–	1	–	9
Belgique	1	3	0	–	4	1	4	13
Pays-Bas	10	14	2	–	–	–	1	27
France	9	12	1	2	17	11	4	56
Autres	9	3	8	1	5	23	33	82
TOTAL	50	42	23	7	46	51	56	275

Tableau 3 – Origine géographique des découvertes